

vre une de ses journées de travail. Après avoir insisté sur le retour du « mourir à la maison », mais dans un autre cadre social et culturel, ce qui rend nécessaire dans bien des cas un accompagnement, elle montra que dans l'HAD c'est véritablement l'hôpital qui s'installe à la maison : ainsi du lit médicalisé, du fax, de tout le matériel médical. Le cadre de vie non seulement du malade mais encore de la famille s'en trouve profondément modifié. Le psychologue, lorsqu'il arrive, est accueilli comme un élément d'un dispositif plus large dont il devra suffisamment se différencier.

Le travail *hors les murs* suppose une autre dimension, jusqu'alors peu abordée, celle du déplacement. La voiture se révèle alors lieu de contenance, de réassurance, de rêverie, parfois d'élaboration, mais aussi d'angoisses. Qu'elle soit de "service" sert cependant à bien l'inscrire comme « lieu professionnel ».

De plus, l'HAD n'est en principe possible que si un tiers peut être présent auprès du malade, ce qui fait un autre interlocuteur pour le psychologue. Ce tiers, lorsque le malade n'a plus accès à la

parole, peut solliciter pour l'autre mais aussi pour lui, au risque parfois de la rivalité de souffrance. Dans cette clinique, plus encore que dans toute autre « on n'a pas plusieurs chances » : si l'on rate la rencontre, le patient ou sa famille ne vous ouvriront plus la porte, et ceci d'autant plus que, quand les enjeux sont de « fin de vie », l'essentiel se joue.

C'est aussi ce qu'a souligné C. MARIN à propos de sa pratique de psychologue en unité mobile de soins palliatifs. Ce qui frappa le plus dans sa présentation fut son extrême sensibilité dans cette clinique de la fin de vie. Les maîtres mots de sa présentation furent l'absurde auquel le sujet est confronté, l'humilité du soignant et l'authenticité de la présence, manière de reprendre cette tension entre le professionnel et le personnel présente tout au long de cette après-midi qui déborda largement son cadre horaire. Mais elle souligna aussi que, dans les unités mobiles, le premier interlocuteur est le service dans lequel le psychologue intervient. Dès lors il intervient « sous condition », « sous autorisation » et du service et, bien entendu, du patient.

Cette présentation permet d'aborder, mais cela resterait à approfondir, peut-être au cours d'une prochaine journée en 2010, cette pratique dans les murs de l'hôpital mais sans service localisé, pratique qui se développe de plus en plus avec les unités mobiles, qu'elles soient de soin palliatif, de prise en charge de la douleur, d'alcoolologie, de toxicomanie (addiction), de psychiatrie de liaison...

Pour conclure, J-M. TALPIN souligna les convergences de questions soulevées par ces pratiques, le besoin de les théoriser plus avant afin d'en faciliter la transmission. Il souligna aussi que cette demi-journée ne faisait qu'ouvrir un chantier autrement vaste, celui de la prise en compte de pratiques innovantes et encore peu étayées sur des élaborations partageables...

Une affaire à suivre donc, et ce d'autant plus que les étudiants de M2 Pro et les professionnels furent plus d'une centaine au rendez-vous d'un après-midi ensoleillé.

La rédaction de Canal Psy

coup de coeur

Jirô TANIGUCHI, Quartier lointain

Hiroshi, 48 ans, marié, père de famille aigri et usé, est en voyage d'affaires. Il prend par erreur le train en direction de sa province natale au lieu de celui qui le ramène chez lui, à Tokyo. Le village où il a grandi s'est métamorphosé... il ne reconnaît rien, mais ses pas le mènent vers le cimetière où il va rendre hommage à la mémoire de sa mère. Il s'assouplit.

Quand il se réveille, tout a changé, son corps est redevenu celui d'un adolescent, le village a repris les contours de ses souvenirs, sa famille est là, au grand complet, sa sœur, sa grand-mère, son père et... sa mère.

Revivre son enfance ? Après un premier temps d'incompréhension, Hiroshi retrouve et redécouvre avec nostalgie son quotidien d'alors : les cours de mathématiques, l'athlétisme, les repas de famille, les copains...

Chaque scène où cet homme d'âge mûr revit en la modifiant une situation de son enfance est un régal, mais la jubilation, pour Hiroshi et pour le lecteur, fait place aussitôt à l'émergence de sentiments ambigus qui entremêlent les émotions d'un adolescent de 14 ans et le regard porté sur elles, d'un adulte désenchanté.

Hiroshi, face à cette existence qu'il croyait perdue, se retrouve contraint à des questionnements qui le rendent plus mature, à la fois dans sa peau de jeune homme aux yeux de sa famille : ses parents le trouvent plus sérieux, moins insouciant, et à la fois au regard de son âme d'homme adulte : en coulisse de cette vie familiale si familière, Hiroshi, plus attentif et clairvoyant que l'adolescent qu'il a été, découvre peu à peu les fragilités, les rêves et les secrets insoupçonnés de ses parents et prend conscience de ses propres contradictions et souffrances jusqu'à faire une trêve avec lui-même. Se pardonner de ne pas être lui-même un père proche et attentif à sa propre famille.

« Quartier lointain », paru il y a déjà 5 ans, sous le pinceau de Jirô TANIGUCHI, nous propose l'histoire improbable d'une introspection *in vivo* et *in situ*. Avec simplicité et avec sincérité, l'auteur nous entraîne au plus près de la complexité d'un personnage très crédible, très humain, auquel on s'identifie singulièrement...

Le trait de TANIGUCHI, « le plus européen des mangakas », sait s'effacer au profit d'une narration soignée. La précision des paysages, qui rappelle celle de la *ligne claire* Hergéenne, nous permet l'immersion dans le Japon des années 1970, tout en nous faisant partager la soif de savoir d'Hiroshi pour qui le monde de son enfance est une sorte d'énigme à décrypter dont chaque détail est important.

En 2003, Quartier lointain a obtenu l'Alph art du meilleur scénario étranger à Angoulême et le prix de la meilleure BD adaptable au cinéma au Forum international Cinéma & Littérature de Monaco.

Frédéric GUINARD

Le mot japonais Manga est composé de ga (画), « dessin », « estampe » et man (漫), « involontaire », « exagéré », ainsi qu'« au fil de l'idée ».

« Image malhabile », « esquisse libre », « dessin outrancier », le manga s'offre comme support de fixation de l'émotion. Longtemps associé aux dessins animés jeunesse de la moitié des années 80 et 90, il est à présent reconnu comme une forme respectable et très prolifique de l'art dessiné.

